

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) Item **217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven**

217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Récit](#), [Relation François-Dorothee](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[213. Baden, Jeudi 11 juillet 1839, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°238/252-254

Information générales

LangueFrançais

Cote588-589, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

217 Paris, Dimanche 14 Juillet 1839 8 h. 3/4

Comme je fermais hier ma lettre on vint m'avertir qu'il y aurait peut-être un peu de mouvement à la Chambre, car une bande assez nombreuse se formait et voulait y porter une pétition pour l'abolition de la peine de mort. Je ne trouvai en arrivant ni mouvement, ni bande mais beaucoup de précautions prises, les grilles fermées, des troupes dans les cours &. Au dedans, de la part de la Chambre, une disposition très sensée et tranquille. S'il y a un progrès depuis quelque temps, c'est que les pouvoirs publics ne sont plus du tout à l'état révolutionnaire. Non qu'il n'y ait là aussi quelques hommes qui sont encore et qui resteront à cet état. Mais ils y sont pour leur propre compte n'oseraient le montrer, et la majorité serait telle qu'on ne lui donnera même pas l'occasion de se manifester. Vers deux heures, pendant qu'on délibérait sur le budget de l'instruction publique, le rassemblement est arrivé sur la place 7 à 800 hommes, la plupart en blouses, quelques étudiants bien vêtus ; de côté hors de la troupe, deux hommes en habit noir, la canne à la main, qui avaient l'air de diriger les mouvements. Au milieu un drapeau portant abolition de la peine de mort, et la pétition roulée autour du bâton. Le commissaire de police les a sommés de se retirer. Sur leur refus, un escadron de la garde municipale s'en avance au grand trot. La dispersion a été générale et soudaine. Un garde municipal a poussé son cheval sur l'homme qui portait le drapeau, l'a pris, l'a jeté sur la croupe de son cheval et l'a ramené au corps de garde de la Chambre, au milieu des hourras de la garde nationale qui voulait le jeter à la rivière. C'est un pauvre ouvrier tailleur, de mine très timide, et qui semblait se croire au moins mort en entrant dans le corps de garde. Nous avons continué notre budget, et je suis parti à 4 heures et demie pour aller dîner à Châtenay. En en revenant, à 10 heures et demie, j'ai traversé tout Paris parfaitement tranquille.

Je n'entends rien dire ce matin. Châtenay était charmant, l'air doux, les arbres, touffus, les gazons frais. Je me suis donné le triste plaisir, bien plaisir et bien triste de refaire seul notre promenade dans le jardin, mêmes alliés, même pas. Ah, que ne peut-on fixer sa vie à un moment de son choix !

Onze heures

Votre N°213 me désespère. Je vous répète, je me répète à moi-même ce que je vous écris tous les jours. Je ne puis pas décider pour vous. J'en suis, dans l'anxiété la plus douloureuse. Je voudrais avoir un avis, une volonté ; je voudrais vous décharger de tout ce qui vous agite et vous pèse, embarras, indécision, solitude. Je retrouve ce que je connais trop bien, cet horrible sentiment d'impuissance contre les choses, les faits tout le monde extérieur, au moment même où la tendresse la plus infinie, la plus souveraine, remplit l'âme et se croirait toute puissante si elle n'écoutait qu'elle-même. Pardon, pardon de vous parler de ma tristesse à moi. De quoi vous parlerais-je ? Ma tristesse, c'est votre mal, c'est votre faiblesse, votre maigreur, votre abattement, votre ennui. Vous m'avez reproché quelquefois de me trop arrêter avec vous sur ce que vous souffriez, et de m'y associer au lieu de vous

en distraire. Dearest, je ne puis pas me distraire de vous, encore moins de loin que de près, encore moins de votre santé que de vos chagrins.

Comment, votre médecin vous engage à quitter Baden, ne fût-ce que pour quelques jours ? Je ne comprends pas cela. Je comprendrais qu'il vous en renvoyât. Après tout, je ne sais vous dire qu'une chose. Faites ce dont vous aurez envie. Ne consultez que votre envie et votre force. Allez où elles vous diront, où elles vous mèneront. Ici le beau temps revient, le chaud, le soleil. Est-ce qu'il ne revient pas aussi à Baden ? et ne vous fait-il aucun bien ? Vous avez eu des nouvelles de Pétersbourg puisque vous savez qu'on fera Paul conseiller d'Etat. N'y a-t-il rien sur vos affaires ? J'ai reçu hier une lettre de M. de Barante, sans intérêt. Que je voudrais mettre dans les miennes de quoi remplir votre journée ! Je vous écrirais volontiers des volumes.

J'ai passé auprès de vous tant d'heures de conversation charmante ; pleine des plus douces choses, des seules douces choses de ce monde, de tendresse et de liberté. Vous ne savez pas quelle vive, quelle inépuisable reconnaissance (quand ce ne serait que reconnaissance) me resterait éternellement dans le cœur envers vous pour de tels moments, pour un seul de ces moments. Le monde est si froid, et si faux ! et par dessus cela si médiocre si vulgaire ! L'âme y meurt de faim et de soif, et de dégoût. J'ai trouvé près de vous, en vous, ce que je n'attendais plus ce que je ne demandais plus. Je me suis senti si heureux près de vous, sans contrainte ni privation aucune, aucune, ni de cœur, ni d'esprit, ni de goût, ni de parole, satisfait, pleinement satisfait, plongé dans le sentiment le seul qui épanouisse toute l'âme point de désir parce qu'on a tout. Que de fois, en causant avec vous, au milieu des effusions de notre intimité, j'ai été tout à coup, et pour une seconde rappelé en moi-même par un de ces éclairs intérieurs qui illuminent tout notre bonheur tout notre plaisir ! Je ne vous ai jamais dit, je ne vous dirai jamais à quel point je vous trouve rare et charmante, ni combien je vis seul sans vous, ni ce que sera pour moi, le jour qui vous rendra à moi, fussiez-vous cent fois plus maigre et plus abattue que vous ne me le dites. Adieu. Adieu.

Je ne puis vous parler d'autre chose. Quand j'ai reçu, quand j'ai relu votre lettre, j'attends celle du lendemain. Ne vous fatiguez pas à m'écrire ; mais ne me laissez pas sans nouvelles. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 217. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1749>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 14 juillet 1839

Heure8 h 3/4

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

est ne revient pas
il en est bien ?

Salisbury
est conseiller d'Etat
par son titre une
fois.

les mêmes et
vous s'exprime
s'exprime et
tion charmante;
soulde, douce
se et de liberté
quelle inéprouvable
est que reconnaissant
le cœur ouvert
en fait de ce
et si faux ! et
vulgarité ! l'âme
et de dégoût.
ce que je
demandais plus.

de venir, sans
autrement, ni
ni de parole,
plongé dans
toute l'âme
est, sans de foi,

217

55

Paris, Dimanche 14 Juillet 1839

8h. 1/4.

588

Comme je faisais hier ma
lettre, on vient m'avertir qu'il y avait peut-être
un peu de mouvement à la Chambre, car une
bande assez nombreuse se formait et voulait y
présenter une pétition pour l'abolition de la peine
de mort. Je ne trouvai en arrivant ni mouvement
ni bande, mais beaucoup de précautions prises,
les gardes fermes, de troupes dans le couloir. Au
dessus de la porte de la Chambre, une
disposition très sûre et tranquille. Il y a un
progrès depuis quelque temps, tant que les pouvoirs
publiques ne sont plus du tout à l'état républicain.
Néanmoins, on quitte tout à fait la route, quelques
hommes qui sont encore et qui restent à cet état.
Mais ils y sont pour leur propre compte, ils ne
le montrent, et la majorité s'en va telle qu'en
lui donnera même par l'occasion de se manifester.

Après deux heures, pendant qu'on délibérait
sur le Budget de l'instruction publique, le
rassemblement est arrivé sur la place, 7 à 800
hommes, la plupart en blous, quelques étudiants
bien vêtus; de côté, hors de la troupe, deux
hommes, en habit noir, la canne à la main,
qui avaient l'air de diriger le mouvement.

6

8

Au milieu un drapeau portant abolition de la
peine de mort, et la pétition votée au sein du
bâton. Le commissaire de police le, a soumis
de le retirer. Sur leur refus, un escadron de
la garde municipale s'est avancé au grand trot.
La dispersion a été générale et soudaine. Un
garde municipal a poussé son cheval sur l'homme
qui portait le drapeau, l'a pris, l'a jeté sur
la croupe de son cheval et l'a ramené au corps
de garde de la Chambre, un milieu de honte
de la garde nationale qui venait le jeter à
la rivière. C'est un pauvre ouvrier tailleur, de
bonne loi, timide, et qui semblerait de crainte au
moins mort en entrant dans le corps de garde.
Nous avons continué notre budget, et je suis
parti à 4 heures et demi pour aller dîner à
Châtenay.

En revenant, à 10 heures et demi, j'ai
trouvés tous Paris parfaitement tranquille.
Je m'entends bien dire ce matin.

Châtenay était charmant, l'air doux, les
arbres touffus, les gazons frais. J. me suis donné
le triste plaisir, bien plaisir et bien triste, de
safari sur notre promenade dans le jardin,
même aller, même, pas. Ah, que m'ont-ils
fixé la vie à un moment de son cœur.

Bonne nuit.

Votre N° 213 me désespère. Je vous répète, je me

répète à moi-même
Je ne puis pas
l'insécurité la plus
avis, car volon-
taires ce qui vous
indépendance, solide
très bien, et le
contre les choses
au moment même
la plus souveraine
toute puissante
Parce, parce
à moi. De que
C'est votre mal
votre abattance
reproche quel-
ques fois ce que
au lieu de vous
je ne puis pas me
de l'air que de
Surtout que de
modérer vous
que pour quel-
cela. Je comp-
Après tout je
Faites ce dont
votre envie et
ditant, au lieu

abolition de la
des autres des
à donner
cadence de
au grand tent.
audience, les
kewat sur l'homme
la j'ai sur
surtout au temps
lien de honneur
doit le jeter à
un tableau, de
et de voir au
corps de garde.
et, et je suis
aller d'aller à

et de voir, j'ai
est tranquille.

laissez-les, les
et me suis donné
à bien triste, de
dans le jardin,
ne se peut-on
les choses!
l'air.

vous, répondez, je me

répondre à moi-même ce que je vous écris tous les jours.
Je ne puis pas décider plus vous. Vous savez vous
l'absence la plus douloureuse. Je voudrais avoir un
avis, une volonté, je voudrais vous débarrasser de
toute ce qui vous agite et vous pèse, embarras,
indécision, solitude. Je retrouve ce que je connais
trop bien, ces horribles sentiments d'impuissance
contre les choses, les faits, tout le monde extérieur,
au moment même où la tendresse la plus infinie,
la plus souveraine, remplit l'âme et le croiserait
toute puissante si elle n'était elle-même.
Pardonnez-moi, pardonnez-moi de vous parler de ma tristesse
à moi. De quoi vous parlerais-je ? Ma tristesse,
c'est votre mal, c'est votre faiblesse, votre malheur,
votre abattement, votre ombrage. Vous m'avez
repris quelquefois de me trop arrêter avec
vous sur ce que vous souffrez, et de m'engager
au lieu de vous en distraire. D'abord, je ne
puis pas me distraire de vous, encore moins
de loin que de près, encore moins de vous
l'autre que de vous, chaque jour. L'ennemi, votre
indécision vous engage à quitter Baden, ne faut-il
que pour quelques jours ? Je ne comprends pas,
cela. Je comprendrais quitte vous en conviendrait.
Après tout, je ne sais pas dire qu'une chose.
Faites ce dont vous avez envie. Ne consultez que
votre envie et votre force. Allez où elle vous
dira, où elle vous mènera. Si le bon lieu,

revient le chaud, le dépit. Est-ce qu'il ne revient pas
aussi à Baden? et ne vous fait-il aucun bien?

Vous avez eu des nouvelles de Petersbourg
puisque vous savez qu'on fera l'aut courtoisie d'aller
voir à quel point les affaires? J'ai reçu hier une
lettre de M^{lle} de Baccante, d'un intérêt.

Que je voudrais mettre dans la mienne de
quoi remplir votre jeunesse! Je vous l'offrirais
volontiers des valseuses. J'ai passé après cela
tout une d'heure de conversation charmante;
pleine des plus douces choses des sens, des
choses de ce monde, de tendresse et de liberté.
Venez me savez pas quelle vive, quelle inépuisable
reconnaissance (quand ce ne serait que reconnaissance)
me rendrait éternellement dans le cœur auver
vous pour de tels moments, pour un seul de ces
moments. Le monde est si froid et si faux! et
par dessus cela si médiocre, si vulgaire! L'âme
y meurt de faim et de soif, et de dégoût.
J'ai travaillé près de vous, en vain, ce que je
n'attendais plus, ce que je ne demandais plus.
Je me suis senti le bonheur près de vous, sans
contrainte ni privation aucune, aucune, ni
de cœur, ni d'esprit, ni de goût, ni de parole,
satisfait, pleinement satisfait, plongé dans
le sentiment, le seul qui épanouisse toute l'âme.
Point de devoirs parce qu'en a tout. Que de fois,

217
55
lettre, au point
un peu de m
bancs assez
protégés une po
de mort. Je
me bande, me
le, gaillards, je
du dedans, de
disparaissent les
progrès depuis
publique ne de
tienneux. Un
hommes qui s
Mais ils y son
le montrent, et
lui donnera

Vous dirai
sur le Budget
rassemblement
hommes, la p
bien vêtus;
hommes, en ha
qui avaient

In courant avec vous au milieu des effusions de
 votre tendresse, j'ai été tout à coup, et pour une
 seconde, rattrapé en moi-même par un de ces
 éclairs intérieurs qui illuminent tout notre
 bonheur, tout notre plaisir ! Je ne vous ai
 jamais dit, je ne vous dirai jamais à quel
 point je vous trouve rare et charmante, ni
 combien je vis tout sans vous, ni ce que devra
 pour moi le jour qui vous rendra à moi,
 fuirai-je tout soit plus moine et plus
 abattu que vous ne me le dites.

Adieu. Adieu. Je ne puis vous parler
 d'autre chose. Quand j'ai reçu, quand j'ai reçu
 votre lettre, j'attendais celle du lendemain. Ne
 vous fatiguez pas à m'écrire, mais ne me
 laissez pas sans nouvelles. Adieu.